

Sous la plume de Céline Minard, le testament d'une vieille romancière devient évocation de souvenirs, glissement vers l'étrange et le fantastique, libération de l'écriture

Les dernières volontés

XAVIER HOUSSIN

Eté pourri. Il pleut sur Paris depuis deux jours. Les rares éclaircies montrent des ciels de Toussaint. Assise à la terrasse d'un bistrot de l'avenue du Père-Lachaise, à deux pas du cimetière, Céline Minard relève le col de son blouson. « On aurait pu se retrouver chez moi, sourit-elle. C'est tout près. Mais je n'avais pas envie. L'appartement sert d'atelier. Alors, tout est en désordre. Un peu. » Ce n'est pas demain la veille que l'on en apprendra plus sur cette jeune femme de 42 ans. Non pas qu'elle cache des secrets. Mais « c'est comme ça ». La narratrice de son dernier roman, *So long, Luise*, prévient d'ailleurs sans ambiguïté : « Je ne veux comme trace de ma vie que mes livres. » Auteur à succès, elle rédige, vieillissante, son énième et ultime testament en faveur de sa compagne. « Pour l'ensemble de mes affaires et l'essentiel de mes biens, je désigne comme ayant droit sur ma fortune, sur mon corps et advenue, papiers compris et archives à brûler, celle qui se tient debout dans la lumière et se dispense de vaciller, Luise XX, heres esto, artiste de son état. » Pour la première fois, d'aussi près, Céline Minard se collette à une figure d'écrivain.

Le récit de l'écriture, son déroulé, épousant une fiction « en train de se faire », à tous jours et la matière de ses textes. Jaume Riq Ste-



Céline Minard.
PATRICE NORMAND/
TEMPS MACHINE
POUR « LE MONDE »

Extrait

« L'envie de tapisser l'étang d'une bonne couche de littérature ancienne ne m'a pas pris d'un coup comme une rage parce que tu exigeais que je fasse de la place sur mes étagères. Depuis des années, je lance ici et là une pile de romans que je ne relirai pas. Prés du bouton où créchent les petites poules noires aux pattes vertes, il doit y avoir toute une collection de Mondadori en liquéfaction. Était-ce bien nécessaire de conserver les quatre traductions de Shakespeare en français dans ces formats de poche qui se débinent à la troisième lecture ? Je les ai collés, avec un peu de cérémonie, au grand large, dans un affaissement dont je ne parvenais pas à sonder le fond. (...) Les volumes de poésie moisissés sont mieux logés le long de la berge nord qu'au grenier où ils n'avaient pas su éponger toute la fuite de la tempête. Ils ajoutent un peu d'eau à l'eau et un brin d'oxygène. Quant aux deux mille volumes largués à la traîne au printemps dernier, toute encre était effacée ou n'allait pas tarder à l'être. Qu'est-ce que cinquante ans dans une vie géologique, n'est-ce pas ? »

SO LONG, LUISE, PAGE 108

On brigande des rombières, on détrouse des routiers. Bacchanales et cavales

vens, dans *Le Dernier Monde* (Denoël, 2007, Folio, 2009) tenait le journal de bord de son cauchemar de retour sur une planète Terre, vide de toute présence humaine. Denysot-le-clerc, dit le Hachis, dit Spencer Five, se faisait héraut et copiste de la geste sanglante de *Bastard Battle* (Léo Scheer, 2008). Et les Imprécations folles d'*Olimpia* (Denoël, 2009)

fusaient d'une écriture. Ici la proximité touche presque à l'incarnation. En donnant voix à une romancière, Céline Minard fait entendre plus clairement ses enjeux, ses doutes et ses furies. « Maintenant, j'ai sans doute moins d'inquiétude à m'emparer de représentations qui me sont proches, précise-t-elle. Mais bien sûr, tout est déplacé. Je déplace toujours tout. Les sensations, les souvenirs... Il n'y a que moi qui sais où ça se passe. »

XXX (c'est sous ces trois lettres qu'apparaît la narratrice...) a bâti sa carrière littéraire sur la supercherie. Sur l'escamotage plutôt. « Mon médium d'écriture : le mensonge », avoue-t-elle. Connue pour être « le premier écrivain anglophone français », elle n'a, en fait, jamais rien écrit en anglais. Grande illusion et petits tours de passe-passe. Nous voilà embarqués dans

des aventures où se rejoignent les mots des livres et les traits des tableaux, l'épaisseur des dessins. Car Luise, comme en reflet, est peintre. Héritière de tout, elle se trouve aussi la destinataire unique de l'histoire qui se raconte. Une histoire complexe et compliquée. Une histoire d'amour, de création, de désir et de dévoration. Ensemble, les deux femmes ont fracassé, sans retour, les réalités, les apparences. Et elles ont exploré tout ce qui en est résulté.

« Se laisser saisir par l'étrangeté est la disposition la plus difficile qui soit », écrit Céline Minard. Ici, on s'y trouve plongé. A revers de phrase, à saute-paragraphe, on perd repère, on glisse sans fin. Le monde devient ce qu'on veut bien en voir. Celui qui se dévoile dans *So long, Luise* est d'une nature sauvage. Une flore touffue abrite tout

SO LONG, LUISE, de Céline Minard, Denoël, 224 p., 17 €.

LES ALES, de Céline Minard et scomparo, éd. Cambourakis, 96 p., 16 € (en librairie le 31 août).

un bestiaire d'insectes, de poissons, de reptiles. D'animaux au sang chaud. Pour qui se penche encore apparaissent, cachés dans les détours, les ombres, des gnomes, des lutins, des elfes et des fées. Franchissement dangereux. « Avec eux », explique Céline Minard, on entre dans le domaine du subversif, de l'irrépressible, de l'amoral ». Une réjouissante impunité éclabousse le livre. On brigande des rombières, on détrouse des routiers. Bacchanales et cavales. Attaques à mots armés. L'écriture mitraille d'un registre à l'autre. A chaque fois touché. S'y mêle, quand il le faut, la langue étrangère, le vieux parler des contes, les vindictes, et la douceur aussi, les paroles chuchotées. *So long Luise* est un roman magnifique, bouleversé, troublé de sentiments, d'attentes. Sans cesse

chamboulé. Sa lecture s'accompagne, ou se poursuit plutôt, avec *Les Ales*, cet « objet fictif échappé du roman » construit en allers et retours entre le texte et l'image. Comme une succession de ripostes « guerrières » avec la plâtricienne scomparo (Sylvie Comparo), à qui *So long, Luise* est dédié... « Au fur et à mesure, elle et moi, nous affichions nos pages au mur de l'atelier. Nous nous heurtions, nous revenions ensemble en créant des figures, des représentations. » Ainsi sont apparues les ales, ces drôles de créatures nées de fientes d'oiseaux. Des pluies de miasmes tombent sur l'eau d'un étang gris. Et d'un coup, sans qu'on sache, arrive l'éclaircie. Des univers sans fin s'écartent dans les livres. « Si je veux vivre, lâche Céline Minard, l'espace doit s'ouvrir. J'écris pour respirer. » ■

La passion selon Sillig

Un mercenaire recueille un nourrisson, devenu orphelin au cours d'un conflit anonyme. Récit d'un acte d'amour

PHILIPPE JEAN CATINCHI

Faut-il croire au salut des hirondelles ? Dans une Europe encore gelée par le glaciaire de la guerre froide, un hiver trop précoce aurait naguère cloué au sol les pauvres migrants, paralyisés par la faim faite d'insectes. Dans le ton des gestes solidaires qui faisaient le catéchisme des pays de l'Est, on incita alors les enfants à recueillir les oiseaux martyrs pour les envoyer par avion en Afrique, blottis dans des boîtes en carton percées de trous de ventilation. Pour leur assurer une hypothétique survie. C'est du moins ce qu'il a voulu croire Stjepan lorsqu'il a participé, gamain, à l'opération de sauvetage. Quinze ans plus tard,

le jeune homme, unique survivant d'un raid aérien qui l'a laissé seul dans une contrée inconnue, veut renouveler le miracle et arracher à l'enfer le nouveau-né qu'il recueille dans un véhicule où tous sont morts. Tous sauf le nourrisson de quelques semaines, que le soldat d'aventure, brutalement projeté à 20 ans dans un conflit qui le dépasse, baptise Skoda, du nom de la voiture qui manqua être son tombeau.

Nouveau Moïse, le bébé est durant une semaine ballotté au gré des rencontres éprouvantes que fait son père d'adoption. Accablé mais porté aussi par la mission qu'il s'est fixée, Stjepan mesure la folie de son acte. Au sortir d'une vasque où ils se baignent et communient, grand et petit, dans l'eau lustrale, l'homme « prend l'enfant rien que dans une main et l'élève à la hauteur de sa tête. Il pourrait aussi l'attraper par le cou et l'envoyer s'écraser contre les rochers, comme on le fait avec les chats des portées trop nom-

breuses. Il pense ça juste parce que c'est un pouvoir trop absolu qu'il détient dans ses mains, trop absolu pour lui, exagéré, absurde. » Mais comment ne pas relever le défi ? Rien ne l'en distrairait : ni l'errance nocturne ininterrompue pour tromper la faim du nourrisson, bercé par la marche sans fin, ni le leurre d'une accalmie paradisiaque qui se révèle aussi meurtrière qu'absurde au final.

Semaine sacrificielle

De rencontres fortuites en embuscades imprévisibles, Stjepan parvient à préserver Skoda. Au prix fort puisqu'il doit, pour nourrir le bébé, se plier au désir de ceux dont il dépend, proie d'un douanier aux allures d'ogre doux, puis d'une famille privée de mâles par le conflit endémique. Pendant que les morts s'accumulent, scandant une liturgie funèbre de semaine sacrificielle. Sept corps enterrés dans un temps de passion, où le mal vous cerne, vous salit, vous abandonne pour

mieux se jouer de vous, chat sans faiblesse face à la souris dont il s'amuse.

Artiste peintre, scénariste et réalisateur (il a signé un scénario, trois courts-métrages et un documentaire entre 1994 et 1999), avant de privilégier à l'engagement littéraire, Olivier Sillig affirme un talent de conteur repéré dès son premier roman, *Bzjeurd* (L'Atalante, 1995, repris en Folio-Gallimard, 2000). Science-fiction, fantastique, prose poétique, Sillig s'essaie moins à tous les genres qu'il n'en joue, toujours mar par un projet d'écriture qui se moque des classifications. Si, à l'exception d'un roman paru chez H & O, *Je dis tue à tous ceux que j'aime* (2005), ce sont les maisons suisses – Encre fraîche, dont le Lausannois inaugure avec *La Marche du loup* la ligne éditoriale en 2004, et Bernard Campiche (*La Cire perdue*, 2009) – qui suivent l'œuvre de l'écrivain, c'est aujourd'hui Buchet-Chastel qui offre aux lecteurs français le nouvel opus de Sillig, fable féroce et sobre sur la guerre bien sûr, mais plus lar-

gement sur l'absurdité du sort. L'écrivain vaudois, dont le site personnel et le blog livrent le goût pour les aventures implacables, les initiations et les transgressions qui maintiennent l'homme dans sa stature première, pas nécessairement héroïque, dit avec Skoda qu'il faut continuer à croire que « le bonheur, ou quelque chose d'approchant (...), peut et doit exister. » Sans plus. Puisque, comme la foi dans le salut, celle dans le bonheur ne se prouve pas. De ces « leçons de ténébrés », qui rythment le roman comme une parodie semaine sainte, ne s'ourd aucune morale. Juste le récit d'un acte d'amour sans concession dont le pari tient l'homme debout.

Simplement évident. C'est du reste le slogan choisi par la firme automobile tchèque qui a bien fortuitement donné son identité à l'hirondelle de Stjepan. ■

SKODA, d'Olivier Sillig, Buchet-Chastel, 112 p., 11 €.